

Didier Gréard

Au fond du regard

Que feriez-vous après avoir causé involontairement la mort d'un homme ? Oublier et tourner la page ? Ou bien au contraire cherchiez-vous à soulager votre conscience ?

Face à ce dilemme, James Duncan entraînera son compagnon d'infortune et son ancienne assistante dans sa quête de vérité tandis que Léa, sa femme tenue à l'écart, cherchera à son tour la réponse à ses propres questions.

Tous se retrouveront dans une vaste propriété inoccupée sans parvenir à éviter confusion et méprise, dans un final abracadabrantesque.

Suivez ce périple singulier entremêlant habilement intrigue et humour et explorant avec justesse toute une palette de sentiments.

Cette lecture ne vous laissera pas indifférent...


Éditions Kelableanwi

www.editionskelableanwi.com

12,00 €

ISBN 979-10-90639-05-8



couverture : Elsa Laurent

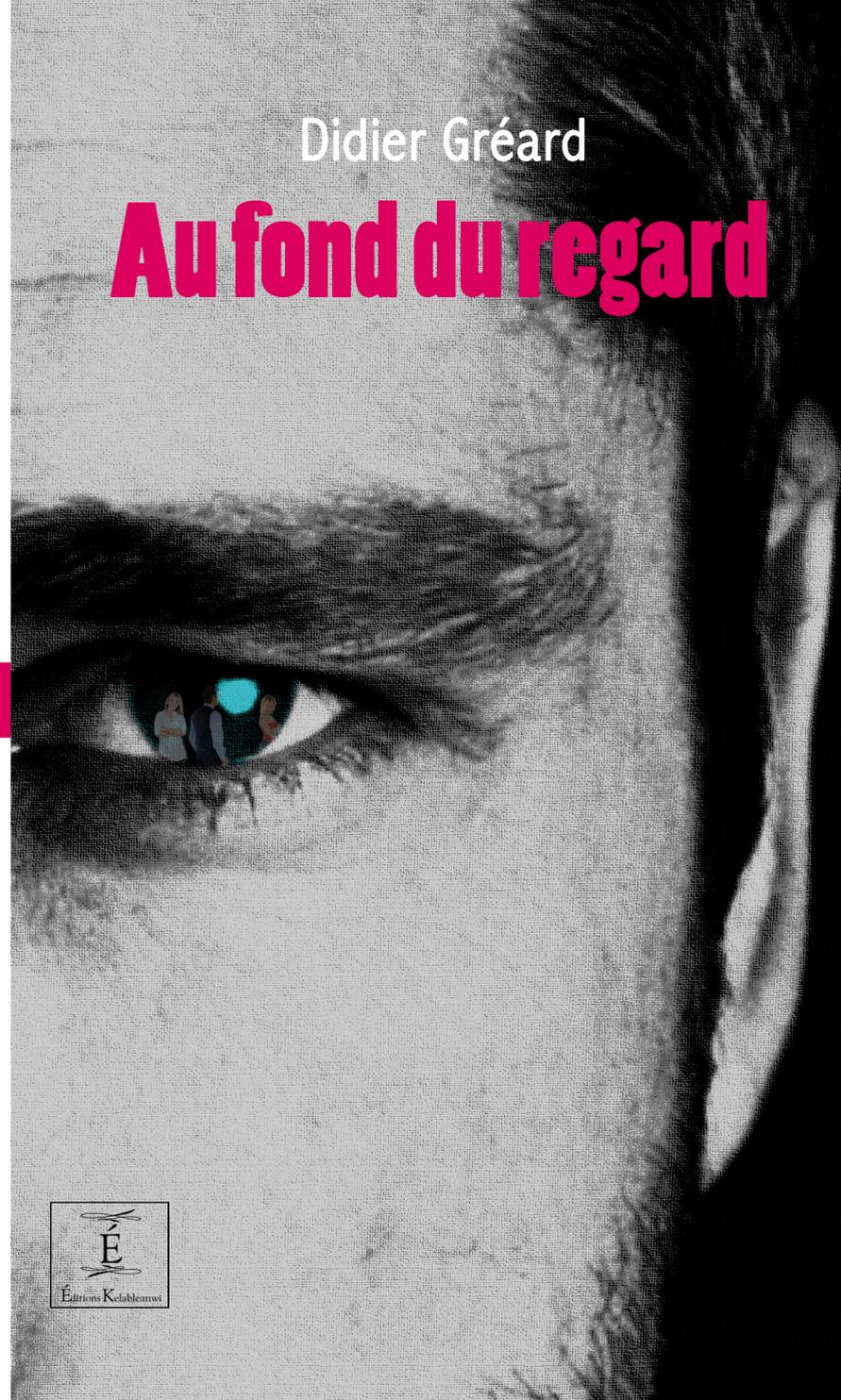


Au fond du regard

Didier Gréard

Didier Gréard

Au fond du regard




Éditions Kelableanwi

Au fond du regard

Didier Gréard

Au fond du regard



Éditions Kelableanwi

Ce texte publié par les Éditions Kelableanwi est protégé par les lois et traités internationaux relatifs aux droits d'auteur. Son impression sur papier est strictement réservée à l'acquéreur et limitée à son usage personnel. Toute autre reproduction ou copie, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon et serait passible des sanctions prévues par les textes susvisés et notamment le Code français de la propriété intellectuelle et les conventions internationales en vigueur sur la protection des droits d'auteur.

Couverture réalisée par Elsa Laurent

ISBN : 979-10-90639-05-8
©Editions Kelableanwi, 2013

Première partie

James Duncan reposa sa tasse à café vide sur sa soucoupe. Il plia son journal et observa sa nouvelle cantine tout en songeant à la première moitié de sa carrière professionnelle qui venait de s'écouler. Il avait passé près de deux décennies dans un grand Groupe d'entreprises et se satisfaisait somme toute d'une progression qui fut certes lente mais régulière.

Les circonstances, tant de son ancien employeur que de lui-même, avaient permis son départ dans des conditions honorables, permettant à James de recouvrir enfin une liberté et une sérénité auxquelles il aspirait tant.

Il avait ainsi pu quitter sans regrets les éternels bouchons de circulation, les divers tracasseries quotidiens, les nombreuses réunions fixées au siège social à des heures très matinales ou

imposées seulement la veille, ainsi que les multiples tableaux Excel avec liens de concordance entre eux.

James avait pris la direction d'une petite entreprise de transport en province et, bien que le contexte économique n'eût pas changé, son travail lui apparaissait étrangement calme et harmonieux. L'effectif était composé pour une bonne part de chauffeurs routiers, bons pères de famille, et de personnels de bureau « bonnes mères de famille », responsables, autonomes, travailleurs, œuvrant pour leur petite entreprise, dans leurs intérêts communs.

Cette façon de faire tranchait avec les revendications collectives et individuelles, permanentes et pointilleuses, qu'il avait connues par le passé.

En outre, la grande autonomie qui lui était laissée dans la gestion de son entreprise pouvait lui faire croire qu'il en était en quelque sorte le gérant.

Bref, son esprit n'était plus préoccupé mais occupé.

Enfin, James appréciait grandement d'avoir changé de région. Le bitume, la pollution, les grandes tours avaient laissé place à une

campagne apaisante et verdoyante. Même ses déjeuners avaient pu bénéficier d'une cuisine plus copieuse et variée.

Il avait choisi ce restaurant qui était à moins d'un kilomètre de son bureau et y venait deux à trois fois par semaine. Les autres jours, James se faisait plaisir en découvrant d'autres lieux lors de ses trajets et visites clients : auberges confortables et accueillantes, hôtels-restaurants classiques mais agréables, ou bien encore restaurants à la cuisine spécialisée et parfois étonnante.

James pensa à sa fille, Madison, quinze ans. Il reconnaissait également que son nouveau job lui permettait d'être beaucoup plus présent chez lui et de s'occuper de choses qui lui avaient été étrangères durant de nombreuses années. Cela pouvait par moments agacer Léa, sa femme. Si elle lui avait reproché maintes fois ses absences et son manque d'implication dans l'éducation de leur fille, elle considérait maintenant que des bouts de son « territoire », conquis naturellement au fil des années, pouvaient parfois être occupés ou partagés de manière indue. Les critiques d'hier, loin de disparaître, avaient changé de braquet et

portaient désormais plus sur les petites manies de James.

James se leva et déploya ses longues jambes pour aller régler, comme à chaque fois, son addition au bar.

Son après-midi allait être consacré aux trois propositions de prix à rédiger et à envoyer, ainsi qu'à la préparation du plan d'actions en vue de la certification de son entreprise, prévue à la fin de l'année. Puis à dix-huit heures précises, ce serait le lever du siège et le retour à la maison, un joli pavillon dans un secteur résidentiel paisible.

Suivraient le dîner et ce film policier qu'il avait vu de nombreuses fois mais dont il ne se lassait pas. James avait en effet pris depuis peu l'habitude, en prenant son café le matin, de feuilleter le journal télé de la semaine. Cela lui permettait de « concevoir » sa soirée et d'apprécier à l'avance le déroulement de sa journée.

Le lendemain serait rituel parce que vendredi. « Livraison » de Madison à la gare comme tous les jours de la semaine depuis sa rentrée au lycée il y avait maintenant près d'un mois, puis le rendez-vous client de la matinée, suivi

d'un bon déjeuner et du retour à l'entreprise pour passer l'immuable vendredi après-midi au bureau, comme tout bon responsable qui se respectait.

Ah, qu'il était bon et rassurant d'avoir une vie sans surprises, excepté pour les anniversaires naturellement, et réglée comme du papier à musique !

Le dîner était le moment adéquat pour s'enquérir d'informations diverses sur sa fille. James était attablé, l'estomac en cours d'approvisionnement et le cerveau désormais réceptif pour un tour d'horizon sur la journée de Madison : professeurs, ami(e)s, matières à étudier... tout devait y passer et Léa relançait systématiquement la discussion afin d'en connaître les moindres détails alors que James eût préféré, la plupart du temps, en rester sur l'essentiel...

Madison était une belle jeune fille blonde, aux yeux bleus et au sourire engageant. Sociable et dynamique, elle était à cet âge charnière de l'adolescence relativisant l'autorité des adultes. Elle entamait sa première année au lycée et effectuait les trajets en train. C'était une première et James s'en inquiétait quelque

peu. Madison l'avait certes rassuré, en lui répétant qu'elle n'avait que deux stations à parcourir et qu'elle était toujours accompagnée d'une ou deux copines. Malgré tout, James, non moins que Léa d'ailleurs, ressentait cette appréhension naturelle de la voir intégrer de plus en plus ce monde d'adultes et ses aléas, sans pouvoir toujours être là. S'il avait pu maîtriser les conditions d'existence de Madison, sa sécurité, son bien-être, lorsqu'elle était enfant ou toute jeune fille, il percevait bien qu'il perdait peu à peu « la main » sur la vie de sa fille, au fil d'inévitables saccades revendicatrices, légitimes du reste, mais régulièrement renouvelées afin d'agrandir son périmètre de liberté.

Elle gagnait en autonomie et c'était bien normal. James en avait conscience mais restait néanmoins sur le qui-vive.

Tout à ses pensées, James avait légèrement lâché la conversation mais son attention fut aussitôt reconnectée par une question de Léa.

— Et le grand, il est toujours là ?

— Quel grand ? demanda James.

— Un jeune, pas loin d'une vingtaine d'années. Il n'est pas à son lycée mais prend le

même train que Madison. Il lui a fait des remarques hier...

— Du genre ? s'inquiéta James.

Madison respira un grand coup.

— Des remarques du type « t'es bien foutue, t'as un beau cul » ou alors « suis-moi dans les toilettes, je vais t'apprendre des trucs... ».

— Quel salaud ! Et ce matin alors ?

— Ce matin, il n'était pas là. Je l'ai vu lundi également. Il m'a matée durant tout le trajet mais moi, je l'ai ignoré...

— Tu as bien fait, Madison. Malheureusement, tu risques de rencontrer de plus en plus souvent ce type de personnage et la meilleure chose à faire, la plupart du temps, est de les ignorer. Ne pas se laisser faire mais rester indifférent autant que possible, pour ne pas envenimer les choses...

— Ouais, je sais.

— Ou alors, tu fais comme ta mère, Mad, assena Léa. Tu te montres dix fois plus vulgaire qu'eux. Tu verras, ça les calme, en général.

— Bon, et le soir, au retour, tu le croises ? reprit James.

— Pour l'instant non.

— Tant mieux. Tant mieux. Alors, continue comme cela et j'espère qu'il se lassera...

James referma pour ce soir le chapitre « embêtements de Madison », le classa dans un coin de sa tête en y apposant néanmoins un post-it virtuel « à contrôler » !

— Et les devoirs, ça va ?

— Voilà que ton père s'intéresse à tes devoirs maintenant...

Il était difficile de se prononcer sur la remarque de Léa, entre humour bon enfant et ironie cinglante. Léa, tout juste quarante ans, était une belle grande femme brune, à la coiffure à la garçonne mais très féminine et à la silhouette encore fine. Elle était vêtue d'un chandail s'accordant parfaitement à ses yeux bleus.

— Bien sûr que je m'y intéresse, même si je sais pertinemment que Mad est autonome.

— Mais c'est moi qui l'aide quand elle en a besoin...

James se gratta le haut du crâne, un peu comme lorsqu'un de ses salariés, clients ou fournisseurs lui faisait part d'un problème dont la solution ne lui venait pas instantanément. James se demandait d'ailleurs si ce geste, si

souvent répété, n'avait pas sa part de responsabilité dans son début de calvitie.

— J'avoue que j'ai un peu décroché dans toutes ses matières...

— Tout comme moi, mais il a bien fallu que je m'y remette.

— T'inquiète, papa, je gère.

Madison, habituée à ces bisbilles, clôtura elle-même ce chapitre.

La suite du dîner fut consacrée à ses loisirs, à son livre en cours de lecture, et à Clara, son amie d'enfance, qui avait fait, elle aussi, son entrée au lycée. De temps à autre, Madison essayait d'imaginer de quoi pourraient bien parler ses parents si elle n'était pas là.

Le lendemain se déroula comme prévu. James déposa Madison à la gare à 7 h 50. Comme chaque matin, durant leur trajet en voiture, il lui reprocha son maquillage qu'il jugeait trop voyant et sa tenue vestimentaire trop suggestive à son goût. Elle lui rétorqua les mêmes arguments, qu'il ne connaissait que trop bien : ses copines qui faisaient comme elle, la différence de génération, son travail à l'école qui n'en était pas affecté... Ils n'évoquèrent pas « le grand » mais James l'embrassa un peu

plus affectueusement qu'à l'accoutumée, manière sans doute implicite de l'encourager et de lui témoigner sa confiance...

Après un rapide rendez-vous client et un long déjeuner, James était de retour au bureau. L'après-midi restait frais mais ensoleillé.

James allait recevoir Daniel, chauffeur routier d'à peine cinquante ans, qui avait sollicité un entretien.

C'était une force de la nature, aux cheveux bruns et frisés, et James l'avait pris en affection.

Gueulard, têtu, bavard, râleur, redondant à en devenir lassant, mais aussi travailleur, bon fond, honnête, franc et amical, Daniel était un condensé de tout cela.

Nul doute que le fréquenter quotidiennement pouvait être pénible. Mais de temps en temps, comme pouvait se le permettre James, sa présence tonitruante et parfois drôle détonnait avec la monotonie ambiante. Et le courant passait bien, malgré leurs différences de style et de vue, sans doute en raison de l'empathie constante de James et de la propension naturelle de Daniel à se laisser convaincre.

L'entretien se déroula comme les précédents.
Première phase : Daniel tempêta et vida son sac sur sa dernière feuille de paie.

Deuxième phase : Explications de James. Convaincantes quoique partielles, mais James y mit de l'affect. Cela ne marchait pas avec tous mais fonctionnait en général avec Daniel.

Troisième phase : Discussion à bâtons rompus sur les matériels et les clients, puis sur la famille et la passion de Daniel, la collection de sous-bocks de bière, avant de se séparer après une bonne poignée de main !

Daniel ayant quitté son bureau, James sortit à son tour, histoire de prendre un peu l'air après ce corps à corps verbal... et aussi de signifier au personnel sédentaire qu'il était toujours en vie et intact !

Christiane, son assistante, le questionna des yeux.

C'était une femme d'une petite cinquantaine d'années, de taille moyenne, à la chevelure courte virant sur le roux. Sa silhouette était fine, ses traits réguliers et son maquillage discret. Elle était dévouée, réservée, efficace.

James et elle se comprenaient facilement. Elle éprouvait de l'estime et de la considération pour lui et cela se voyait. Non par des com-

pliments appuyés ou des déclarations flatteuses, mais par le biais d'un regard, d'une intonation de voix, d'une gestuelle d'approbation. Ou lorsque Christiane, à un pot de départ en retraite d'un conducteur, avait pris vigoureusement le parti de James au sujet d'une décision, mal comprise, sur des économies de fonctionnement. Mais James, en son for intérieur, percevait bien que chaque directeur précédent avait dû ressentir globalement la même chose. C'était moins sa personne que son statut de responsable qui générait ce dévouement et cette attention, comme une forme de loyauté convenue entre une assistante et son patron.

— Quel phénomène ce Daniel... lâcha James.

— Oui, et ce n'est pas le pire. Au moins dit-il en face ce qu'il pense.

James ne relança pas. Il entendait le message mais savait bien que Christiane ne s'abaisserait pas à nommer quiconque.

— Il vous a parlé de sa collection de sous-bocks de bière, j'imagine ?

— Oui ! s'amusa James. C'est sa grande passion. Quand il m'en parle, j'essaie de m'intéresser mais j'ai du mal.

— Je lui en dénicher quelques uns, parfois. Il les souhaite anciens et ayant déjà servi. Originiaux si possible, mais là, je suis incapable de le déterminer.

— Si je peux en récupérer quelques uns, je les utiliserai dans mes négociations futures avec lui, plaisanta James. Tenez Christiane, ces propositions sont à envoyer. Je reprends le dossier sur la certification et je vous le laisserai ce soir sur votre bureau, avec le dossier à taper pour la réunion mensuelle.

— Entendu, James.

Le « Monsieur » avait enfin laissé place à « James ». James jugeait ce terme de « Monsieur » trop froid et trop distant pour être employé communément par sa proche collaboratrice et il avait dû longuement batailler afin que Christiane se défit de cette habitude si lointainement ancrée. Elle avait résisté, un peu, avec des accès de rougeurs aux joues comme si James l'invitait à partager son intimité.

L'après-midi s'étira longuement. De sa vitre, James apercevait ses salariés qui quittaient au fur et à mesure l'entreprise. Le week-end approchait. Christiane fut la dernière à partir.

— Je vais y aller, James. Vous n'avez plus besoin de rien ?

En cette fin de semaine, James hésita entre une plaisanterie enfantine et une autre plus ou moins scabreuse, mais il se retint à temps.

— Non, merci Christiane. Passez un bon week-end.

Elle le salua et partit. James l'observa s'en aller, notamment son déhanchement, jusqu'à ce que la porte se refermât derrière elle.

Il se retrouva alors seul, assis à son bureau, avec son dossier de certification à terminer et une inclination tenace à clore sa semaine de travail et à retrouver Léa et Madison.

Madison... Avait-elle rencontré « le grand » aujourd'hui ?

Le week-end se déroula agréablement, le samedi à faire ce qui était à faire, et le dimanche à satisfaire ce qui devait l'être, jogging le matin, déjeuner copieux et après-midi oisive devant la télévision.

Et le lundi verrait entamer un nouveau cycle de travail avant la prochaine relâche.

James avait pris sa décision dans la nuit de samedi à dimanche. Si « le grand » renouvelait cette semaine ses harcèlements envers Madi-

son, après l'avoir une nouvelle fois importuné ce vendredi en lui mimant des gestes obscènes, il accompagnerait dès le lendemain sa fille sur le quai de la gare. Pour voir « le grand », pour le toiser, pour qu'il comprît que Madison n'était plus seule.

Lundi 3 octobre, 7 h 43, James et Madison étaient en retard.

James, sacoche et clés de voiture en mains, patientait nerveusement dans le vestibule.

— Madison, tu vas rater ton train !

— J'arrive, papa...

James attendait devant la glace de leur entrée de salon. Nonchalamment, il s'étudia. Ses cheveux étaient d'un châtain de plus en plus foncé et commençaient à se clairsemer. Il conservait une allure svelte mais ses joues avaient forci, James se promit d'être plus assidu à son jogging dominical. Il se regarda dans les yeux. Indubitablement, il avait vieilli. Il restait certes un homme élégant mais il n'était plus ce jeune homme séduisant. Il observa ses vêtements, il avait conservé ses costumes de son ancien job et s'essayait péniblement à les dépareiller pour offrir une

image moins stricte, mais le résultat n'était guère probant.

« Tu t'habilles comme un vieux », jugeait souvent Léa. Et elle avait rarement tort.

« Bof », souffla-t-il. Puis, il s'énerva.

— Madison !

— J'arrive, j'arrive.

Madison descendit l'escalier à toute allure. Elle portait un ensemble en coton beige, serré à la taille par une ceinture de cuir blanc, des bas noirs épais et des bottines en daim. Elle affichait de belles mais clinquantes boucles d'oreilles et un large sourire.

— Tu as vu ? Je ne suis pas trop maquillée aujourd'hui...

— Oui, mais tes boucles d'oreilles... Elles ne sont pas trop adaptées pour l'école.

Une voix se fit entendre dans le dos de James.

— Oh, tu n'es pas moderne !

— Écoute Léa, ce n'est pas une question de modernité. Elle va au lycée, pas à un défilé de mode !

Léa stoppa son maquillage face à la glace du salon, se retourna et examina sa fille.

— Elle est très bien comme ça. Elle est juste jolie et bien habillée. Il faut évoluer dans la

vie, James. Toi, tu es resté à la période d'il y a vingt ans !

— Mais, ce n'est pas poss...

Madison interrompit ses parents, l'air aussi las que malicieux.

— Écoutez, vous vous disputerez plus tard, là je suis en retard. Papa, on y va ?

Dans la voiture, James demeura silencieux, partagé entre une colère froide, une frustration montante et des pensées peu à peu captées par sa semaine qui débutait.

Puis, il se sentit attiré subrepticement par une vague émanation, sans pouvoir la définir précisément.

Soudain...

— Madison, tu t'es parfumée ! Ça sent à plein nez !

— Oh papa, n'exagère pas, je n'ai mis que deux pschitts...

— Moi, si j'étais ton prof...

— Oui, je sais. On est arrivé. Merci papa, je t'aime.

James remisa son air grognon et souhaita une bonne journée à sa fille. Il la regarda se diriger vers le quai de la gare, pimpante et joyeuse.

Quelle fille ravissante ! Elle en fera tourner des têtes plus tard... se disait-il.

Arrivé à son bureau un peu plus tard qu'il ne le faudrait, James s'imprégna du déroulé de sa semaine, un café à la main, son agenda dans l'autre.

Rendez-vous clients, réunions d'exploitation et déjeuners avec des contacts d'affaire ou d'anciens collègues s'inséraient dans un ordre satisfaisant et cohérent afin que chaque journée pût bénéficier de moments d'échappée. James, toujours rétif au tout électronique, s'était doté d'un simple petit agenda de poche. Était-ce dû à cela ? Le peu de place disponible pour noircir son agenda espaçait naturellement ses « obligations », rarement plus d'un à deux entretiens par demi-journée. Ainsi, les périodes de précipitation et de lutte contre le chronomètre devenaient extrêmement rares.

Onze heures moins le quart. Quelle idée avait-il eu de convoquer Patrick en entretien disciplinaire un lundi matin ! Il n'était pas encore bien rentré dans sa semaine de travail et conservait quelques nonchalances du week-end. Il avait fixé cette date en milieu de

semaine dernière, dans une bouffée intrépide de travail à cent à l'heure.

À présent, James regrettait de devoir s'engouffrer dans une discussion assurément tendue et à risques, surtout avec Patrick.

Patrick avait globalement le même gabarit et le même âge que Daniel.

Ces deux-là ne pouvant se voir pour d'obscures rancunes, James osait à peine imaginer ce que pouvait donner un combat entre ces deux colosses !

Patrick avait également le même fichu caractère que Daniel, mais il était plus colérique que râleur, plus têtu en actes qu'en paroles, plus taiseux que causant, ressassant ses irritations plutôt que de les exprimer.

S'il était aussi travailleur et honnête que Daniel, Patrick ne pouvait pas fonctionner dans un cadre convivial et détendu mais uniquement dans un environnement en perpétuelle tension.

Ancien militaire, il en conservait cependant une attitude respectueuse et constante vis-à-vis de sa hiérarchie.

Onze heures. Un homme robuste aux cheveux blonds et raides pénétra dans le bureau comme

un taureau dans une arène, mais celui qui faisait office de toréro n'avait à lui opposer ni épée, ni cape, mais un petit bloc-notes et un stylo à bille bleu.

L'entretien avec Patrick se déroula comme le dernier en date.

Première phase : James énonça les reproches en question, soit une altercation avec un agent d'exploitation.

Deuxième phase : Déroulé en monologue de Patrick sur les défaillances des uns et les erreurs des autres.

Troisième phase : Discours empirique de Patrick sur l'absence de moyens et les décisions qui mériteraient d'être prises, acquiescement maladroit de James avant de se quitter par une brève poignée de main et une ultime recommandation de Patrick sur ce qu'il faudrait faire, la voix bien haute et la porte entrouverte afin que l'ensemble des personnes présentes dans les bureaux entendît distinctement.

James eut l'impression d'avoir subi sans sourciller un cours de management, voire une leçon de confrontation humaine, et abandonna illico son projet de courrier de réprimande,

déjà pré-rédigé, qu'il roula en boule et jeta dans sa corbeille à papiers.

Son téléphone portable l'avertit de l'arrivée d'un texto, il provenait de Léa :

« Mad c fé 1 nvelle foi embété a la gar, il fodra ke tu agiss ».

Que Madison employât cette forme de message passait encore, mais venant de Léa, James ne le comprenait pas alors que lui s'évertuait à taper ses textos sans aucune faute d'orthographe et en les relisant systématiquement avant envoi.

Oui, James avait prévu d'agir si cela devait se reproduire. Il accompagnerait donc sa fille le lendemain matin sur le quai de la gare et verrait « le grand ». Ensuite, il jugerait de faire ce qui lui semblerait le plus judicieux...

James sortit de son bureau. Christiane ne leva pas les yeux vers lui, elle savait bien que la bataille avec Patrick avait été perdue.

Après un déjeuner dans son restaurant habituel (poisson/riz pour compenser les excès de la veille) et un après-midi laborieux au bureau, James quitta son entreprise à dix-huit heures pile.

Trente minutes de trajet en voiture et en musique.

James appréciait grandement le véhicule de fonction qui lui était confié. Rien à voir avec celui qu'il conduisait dans son ancienne société. Il caressa son volant. Il convenait volontiers que les options, les détails de finition et l'esthétisme de cette version haut de gamme amélioreraient nettement le plaisir de conduite. Sans doute aussi la perception de soi, le sentiment de réussite, la flatterie trompeuse de l'orgueil...

Oui, il avait bien eu raison de réorienter sa carrière professionnelle, bien que ce changement se fût en fait progressivement imposé à lui-même. La santé, qu'elle fût physique ou financière, était bien présente, tout comme sa famille et ses proches.

Et le temps, qui auparavant lui manquait et s'échappait sans cesse, accompagnait désormais ce jeune quadragénaire sans hâte.

Vingt années de travail et de pressions allaient-elles faire place à vingt autres conjuguant harmonieusement satisfaction de l'activité professionnelle et plénitude de la vie privée ?

James songea à Léa. Ils étaient ensemble depuis une vingtaine d'années et le flot des années avait, par la force des choses, érodé leur couple. Les moments à deux se faisaient rares et les chicaneries devenaient de plus en plus fréquentes. James devait inverser la tendance. Il se promit d'organiser prochainement une soirée en tête à tête, pour une occasion quelconque, et de lui en faire la surprise !

Arrivé à destination, il gara sa voiture devant son coquet pavillon, qu'il contempla quelques instants. Les beaux jours n'avaient pas encore disparu, le soleil restait haut et James appréciait les couleurs boisées et ocres que ses rayons dessinaient.

Il franchit la porte d'entrée et salua Léa puis Madison. James ne la questionna pas tout de suite sur « le grand ». Faisant ainsi, il pensait avoir le pouvoir de limiter le stress que sa fille devait ressentir, en affichant délibérément sa sérénité et le fait qu'il n'accordait à ce petit voyou que peu d'importance.

Léa n'aborda pas non plus le sujet mais on sentait qu'elle en trépignait d'impatience.

Dès lors, chacun vaqua à ses occupations jusqu'au dîner.

Après une salade saumonée accompagnée d'un bon verre de chablis, dont la bouteille avait été ouverte pour leur apéritif du dimanche, et les habituelles questions sur la journée qui s'achevait, James donna le top départ du sujet principal.

— Et le grand, alors ?

— James, ça ne peut pas durer. Il l'a encore importunée ce matin. Si ça continue, je vais porter plainte. Et avec tout ce qu'on entend, on ne sait jamais. On ne le connaît pas ce type, il peut dérailler, avec tous ces dingues maintenant... J'y ai pensé toute la journée, j'ai une boule dans l'estomac qui ne m'a pas quittée. Il faut faire quelque chose !

— Alors, Madison ?

— Comme maman a dit, il m'a encore parlé de trucs un peu dégueulasses et ça le faisait bien rigoler. Moi pas. Je l'ai ignoré, comme on avait dit, mais il n'a pas arrêté pour autant. Après, le train est arrivé et il est monté juste après moi. Il n'a rien dit durant le trajet car il y avait beaucoup de monde. Ensuite, je suis descendue à ma station et lui est resté dans le train. Heureusement, je ne l'ai pas revu ce soir...

— Il était seul ?

— Non, il était accompagné d'un copain, plus petit que lui et un peu gros, en survêtement et avec une casquette rouge. Mais lui ne m'a rien dit et semblait un peu gêné.

— Et tu n'as pas de copains/copines qui peuvent être avec toi, le matin ?

Léa se fit cinglante.

— Ce n'est pas aux copains/copines de régler ce type de problème...

— Je sais, Léa. Je demande juste si elle peut avoir des amis avec elle, pour créer un effet de groupe.

— Non papa, je te l'ai déjà dit. Sandra et Estelle sont déjà dans le train que je prends. Il y en a d'autres sur le quai de la gare que je connais de vue mais pas assez.

— Bon, de toute façon, demain matin, je t'accompagne sur le quai.

La discussion se poursuivit sur un registre plus léger, du cinéma au prochain week-end chez les parents de Léa, mais les regards étaient moins appuyés, presque fuyants. On pouvait percevoir facilement qu'un léger malaise s'instillait dans la conversation, entre attente quelque peu préoccupante du lendemain matin et sentiment de gâchis d'une belle journée automnale.

Mardi matin, sur le quai de la gare, James embrassa Madison, juste avant qu'elle ne montât dans son train. « Le grand » n'était visiblement pas là aujourd'hui.

En regardant l'express n° 7850 s'éloigner, James décida alors de revenir dès le lendemain.

Le lendemain matin, James et Madison gravirent les marches les menant au quai n° 3 d'un pas décidé et rapide, bien qu'ils fussent légèrement en avance.

Lorsqu'il entendit Madison lui souffler « il est là », James comprit que la matinée serait déterminante pour la suite.

— Où ça ?

— Là-bas, le gars en blouson et jean, accoudé sur la rampe et qui discute avec celui en survêtement.

James scruta dans la direction indiquée par Madison. Il y avait en effet deux individus. L'un était un jeune homme longiligne, au cheveu noir et court, apparemment nerveux car il parlait vite et agitait sans cesse les mains. L'autre était plus petit, plus jeune également, et paraissait calme. Ils se distinguaient du monde autour d'eux par leurs bras ballants car

ils n'avaient avec eux aucun bagage, ni sac ni sacoche.

James se tint bien droit et toisa « le grand ».

Le message devait être clair. Être près de Madison, tout près, pour que la filiation fût évidente, garder le cou bien droit et le fixer longtemps pour que l'avertissement fût compris. Mais pas trop dans les yeux, pour éviter toute provocation ou agressivité inutile.

James choisit alors de fixer un point entre les deux jeunes hommes, ce serait la rampe d'escalier.

James ne sut pas vraiment si « le grand » le remarqua, il le pensait ou l'espérait plutôt. Le jeune homme s'était bien tourné à plusieurs reprises dans leur direction mais sans marquer de temps d'arrêt. Madison lui indiqua qu'en tout cas, celui en survêtement s'était bien aperçu de l'attitude de James et que si « le grand » ne l'avait pas vu, il en serait informé, ce qui revenait au même.

Elle l'embrassa bruyamment, après un vibrant « merci papa », avant de monter dans le 7850.

James resta bien droit, face au train qui reprenait sa course, comme s'il allait revoir « le grand », dans un ultime défi. Ce qui fut fait. Il

aperçut « le grand » debout derrière la vitre, qui le regardait fixement. Ils ne se lâchèrent pas des yeux durant les quelques secondes où ils pouvaient encore se voir mais James eut la nette impression que dans ce choc des regards, le sien avait été moins dur, moins solide que celui de son adversaire.

Il en eut la confirmation deux jours plus tard, par un texto de Léa dans la matinée et par l'exposé de sa fille, en fin de journée, dès que James fut rentré, un peu plus tôt que d'habitude.

Les allusions sexistes et obscènes avaient été réitérées ce matin même sur le quai de la gare, accompagnées d'intimidations à peine voilées à l'encontre de James, « qui l'avait mal regardé ». « Le grand » était ensuite monté dans le même compartiment que Madison et l'avait effleurée plusieurs fois.

James ressentait physiquement le trouble, l'inquiétude et l'exaspération de sa fille. Il craignait d'ailleurs que le mal fût plus important que ce qu'elle pouvait exprimer.

James assura à Madison et à Léa qu'il parlerait à ce « grand » lundi matin. Nous étions vendredi soir et il n'y avait rien à faire d'ici là. Il

promit également à Léa, qu'en fonction du déroulement de cet entretien, il se rendrait au commissariat le même jour pour déposer une main courante.

Le samedi s'étiola calmement. Il plut durant presque toute la journée, contraignant James et Léa à différer leurs travaux d'extérieur. Le jardin patienterait pour elle et James repoussa la lasure des volets et du portail à une date ultérieure. Ce ne serait pas le lendemain, James abhorrait toute besogne le dimanche. Cette journée devait absolument être consacrée à la détente et au repos, avant de reprendre la semaine de travail. Ce ne serait pas non plus le week-end prochain, qu'ils passeraient tous trois chez les parents de Léa et au vert.

Ils ne reparlèrent pas du « grand » mais ce souci latent rendit cette journée désagréable et anxiogène.

Du moins jusqu'à l'arrivée des Masquelier.

Georges et Anna Masquelier, ainsi que leurs deux filles, venaient dîner chez eux. Le mauvais temps laissa à James et Léa tout loisir pour préparer un généreux repas.